

étant morte alors qu'il était encore enfant, il manquait un peu de pratique.

Les jours passant, le souvenir de l'abominable matinée de Carisbrooke s'estompa et je retrouvai mon optimisme. Elzevir m'avait rendu le diamant, et chaque fois que je le sortais de son sachet pour l'admirer, ce qui m'arrivait souvent de jour comme de nuit, il me paraissait encore plus éblouissant, encore plus magnifique. Le soir, lorsque tout le monde dormait, je poussais fréquemment le verrou de notre porte, j'allumais une chandelle et, assis devant la table, je contemplais le diamant en le faisant tourner entre mes doigts. Comme je l'ai déjà dit, il était de la taille d'un œuf de pigeon ou d'une noix, délicatement taillé à facettes de tous les côtés, d'une perfection sans défaut, sans trace de point ni de givre; bien qu'il fût parfaitement limpide et incolore, il émanait de ses profondeurs des feux d'un rouge, d'un bleu et d'un vert si éclatants que l'on se demandait d'où ces couleurs pouvaient provenir. Et, tout en le dévorant des yeux, je racontais à Elzevir des histoires tirées des *Mille et Une Nuits* où il était question de bijoux merveilleux, mais en restant intimement convaincu qu'aucune des pierres fabuleuses que les aigles rapportaient de la Vallée des Diamants, ni même aucune de celles qui ornaient la couronne du Calife ne surpassait notre propre gemme.

Comme vous devez vous en douter, nous discussions beaucoup, durant ces soirées, de la valeur que pouvait avoir la pierre et du prix que nous pourrions en tirer, mais sans jamais trancher la question, car nous n'avions aucune compétence en la matière. La seule chose dont j'étais certain, c'était qu'elle valait sûrement plusieurs milliers de livres, et je me frottais les mains en me disant que,



si la vie était un jeu de hasard et si les dés nous avaient jusqu'ici été défavorables, nous avions quand même finalement réussi un gros coup. Cependant, au fil des jours, une étrange mutation s'opérait en nous, comme si nos rôles s'inversaient. La semaine précédente, dans cet horrible pavillon du puits, c'est moi qui avais voulu me débarrasser du diamant tellement je me sentais las et dégoûté. Elzevir m'en avait empêché mais maintenant, c'était lui qui paraissait faire peu de cas de la pierre et moi qui ne pensais plus qu'à elle. Il prenait rarement plaisir à regarder le joyau et, un soir où je lui en chantais les louanges, il me révéla le fond de sa pensée :

- Ne prends pas cette pierre trop à cœur, John. Elle t'appartient et tu en feras ce que tu voudras. Jamais je ne prélèverai un liard sur le prix que nous en obtiendrons. Mais si j'étais toi et si, grâce à ce joyau, je devenais riche et revenais un jour à Moonfleet, je ne garderais pas toute ma fortune pour moi. J'en consacrerai une partie à rebâtir l'hospice, comme c'était, dit-on, l'intention de Barbe-Noire.

Je ne compris pas ce qui le faisait parler ainsi et me refusai, même en imagination, à approuver ses conseils. Car, avec ce joyau scintillant sous les yeux, d'autant plus éblouissant qu'il était posé sur une table de bois brut, je ne pouvais penser qu'à la richesse qu'il allait nous apporter et qui me permettrait certainement de retourner un jour à Moonfleet et d'épouser Grace. Aussi, au lieu de répondre à Elzevir, je repris le diamant et le rangeai dans le médaillon d'argent, qui était toujours suspendu autour de mon cou et que nous considérions comme la cachette la plus sûre pour notre trésor.

Nous passâmes quelques jours à nous promener en ville pour nous renseigner, et nous découvrîmes

que la plupart des diamantaires logeaient, les uns à côté des autres, dans une petite rue dont j'ai oublié le nom. Le plus riche et le plus réputé semblait être un certain Krispijn Aldobrand, un juif qui avait toujours vécu à La Haye et qui passait non seulement pour avoir acheté et vendu quelques bijoux célèbres, mais aussi pour n'être pas curieux et pour se soucier fort peu de la provenance des pierres, pourvu qu'elles fussent de qualité. C'est pourquoi, après bien des hésitations, bien des tergiversations, nous donnâmes la préférence à Aldobrand et décidâmes d'avoir affaire à lui.

Nous choisîmes, pour cette délicate entrevue, une soirée de la fin de l'été, et nous arrivâmes chez Aldobrand une heure environ avant le coucher du soleil. Je me rappelle fort bien la maison, que je n'ai pourtant pas revue depuis de longues années et que je ne reverrai certainement jamais. C'était un bâtiment bas, à un seul étage, construit un peu en retrait de la rue, dont il était séparé par une barrière de bois et une pelouse, avec un sentier dallé conduisant à la porte. La façade était blanchie à la chaux, égayée par des volets verts et un magnolia dont les branches palissées encadraient les fenêtres de leurs feuilles lustrées. Ces négociants en pierres précieuses n'avaient pas de boutique, même si un collier ou un bracelet était parfois exposé derrière une fenêtre du rez-de-chaussée, mais un écriteau indiquait leur profession. Ainsi, au-dessus de la porte d'Aldobrand, une enseigne signalait que celui-ci achetait et vendait des bijoux, et qu'il avançait de l'argent sur des diamants et autres objets de valeur. Un robuste serviteur vint nous ouvrir et, lorsque nous lui eûmes déclaré que nous avions une pierre à vendre, il nous fit attendre dans un vestibule dallé pendant qu'il montait à l'étage voir si son maître

pouvait nous recevoir. Quelques minutes plus tard, les marches grincèrent et Aldobrand en personne descendit l'escalier. C'était un petit homme ratainé, jaunâtre, tout ridé, qui avait au moins soixante-dix ans et portait des souliers à talons hauts, en cuir verni et à boucles d'argent, pour augmenter sa stature de quelques pouces. Il ne descendit pas jusqu'au vestibule et nous adressa la parole depuis le palier, en se penchant sur la rampe :

- Alors, mes enfants, qu'est-ce que vous attendez de moi ? Il paraît que vous avez une pierre à vendre ? Mais vous devez savoir que je n'achète pas de la camelote de marin. Si vous m'apportez une pierre-de-lune ou un œil-de-chat, ou quelque minuscule brillant, gardez-le pour vous : vous le ferez monter en broche et vous l'offrirez à votre bonne amie, parce que Aldobrand n'achète pas ce genre de babiole.

Il avait une petite voix aiguë et s'exprimait dans notre langue, ayant sûrement deviné, à notre aspect, que nous étions anglais. A dire vrai, il la parlait assez mal, mais je fus néanmoins content qu'il l'utilisât, car cela me permit de suivre toute la conversation.

- Pas ce genre de babiole, répéta-t-il comme un écho de ses propres mots.

- N'en déplaise à votre honneur, répondit Elzevir, nous venons d'au-delà des mers et ce garçon possède un diamant qu'il souhaite vendre.

Je tenais le joyau dans le creux de ma main, tout prêt à le sortir de ma poche, et quand le vieillard dit avec humeur : « Eh bien, qu'il le montre, alors, voyons cela », je le lui tendis. Il allongea le bras par-dessus la rampe pour prendre le diamant, la paume en coupe comme pour recevoir quelque misérable brimborion qui, sans cela, aurait pu tomber et

s'égarer. Je fus vexé de le voir sous-estimer ainsi notre trésor, alors qu'il ne l'avait pas encore vu, et je lui plaquai le diamant dans la main comme s'il eût été aussi gros qu'un potiron. Il faut vous dire que ce vestibule était assez sombre, n'étant éclairé que par une imposte en demi-lune au-dessus de la porte. Je ne voyais donc pas très clair, mais le joaillier, en se penchant, approcha sa tête de la mienne, et je suis prêt à jurer que son visage changea de couleur quand il sentit la grosseur de la pierre posée dans sa main et que son expression passa brusquement du mépris agacé à la stupeur émerveillée. Il cueillit aussitôt le joyau dans sa paume et le souleva entre le pouce et l'index. Lorsqu'il prit à nouveau la parole, sa voix, tout comme son visage, s'était transformée : il avait perdu presque toute son arrogance.

- On ne voit pas assez clair, ici, il fait trop sombre... Suivez-moi.

Il pivota sur ses talons et remonta vivement l'escalier, la pierre à main. Et nous lui emboîtâmes le pas, car il avait beau être riche et considéré il n'était pas question de le perdre de vue tant que notre diamant serait en sa possession.

Nous atteignîmes ainsi un second palier, où il ouvrit toute grande la porte d'une pièce exposée à l'ouest et illuminée par le soleil couchant, dont les rayons entraient à flots par la fenêtre. La transition entre la pénombre de l'escalier et ce flamboiement rouge fut si brusque que je commençai par être aveuglé, mais ensuite, en tournant le dos à la fenêtre, je vis que la pièce était entièrement lambrissée de bois peint, avec une alcove d'un côté et, sur les trois autres, des étagères couvertes de coffres et de coffrets métalliques. Le joaillier s'était assis devant une table, face au soleil, examinant atten-